

Ligature d'Isaac ou sacrifice d'Abraham ?

La paracha VAYERA (Génèse 18:1–22:24) s'achève par l'un des épisodes les plus connus de la Torah avec le passage de la mer rouge et la réception du décalogue : la aquedat Itzak, la ligature d'Isaac. Cet événement est pourtant souvent appelé, jusque dans la communauté juive, le sacrifice d'Abraham, même si cette notion de sacrifice du fils par le père n'est pas exempte de résonances chrétiennes. Ligature d'Isaac ou sacrifice d'Abraham ? A s'en tenir à une lecture littérale du texte, la réponse ne laisse planer aucun doute : le sacrifice aurait dû être celui d'Isaac et il ne fut en fin de compte que sa ligature. On sait pourtant que le message de la Torah ne se livre pas à la première lecture, il est toujours à rechercher derrière le voile du langage.

Qu'en a-t-il donc été exactement ? Pour le comprendre, il faut replacer l'événement dans son contexte. Dans cette même paracha, Abraham a plaidé contre l'extermination de Sodome en vue d'en sauver les innocents. Il a osé interpeler Dieu en lui demandant : « celui qui juge toute la Terre serait-il un juge indigne ? » Ce n'est pas là une attitude de soumission. De même, pour justifier sa démarche Abraham ne se présente pas comme « poussière et cendres », comme le lui font dire bien des traductions, mais « APHAR VA EPHER ». Le mot APHAR est improprement traduit par le mot poussière (ce qui conduit à diverses à divers contre-sens dans la lecture de la Torah) alors qu'il signifie plutôt terre, humus (cf entre autres l'ouvrage de Raphaël DRAI « Abraham ou la recreation du monde »). Dès lors de quoi se revendique Abraham pour oser plaider contre le jugement de Dieu ? D'être le terreau d'où surgira Israël. L'humus d'où naîtront les nombreuses nations promises à sa postérité. On a connu des actes d'humilité plus évidents. Abraham est un homme obéissant à une vocation, mais il se refuse pour autant à être un homme soumis à des commandements qu'il réprouve. Est-il donc vraiment possible qu'il ait accepté de sacrifier sans rien dire son fils quand il a plaidé au contraire pour Sodome ? Est-il cohérent de se prosterner pour commettre le crime le plus abominable après s'être hissé au niveau de l'Eternel ? Est-il seulement envisageable que Dieu ait pu donner un ordre contraire à la morale ? (la substitution finale n'y change rien : dans le texte lu de façon littérale il a bel et bien fait d'Abraham un assassin).

Le texte semble répondre de façon affirmative à toutes ces questions. Plusieurs indices laissent cependant entrevoir que la vérité est tout autre. Parmi bien des exemples, nous constatons dans la Torah que, après cette dixième et dernière épreuve, Abraham n'a plus jamais dialogué avec l'Eternel. Pour certains commentateurs, cette rupture a été le fait d'Abraham, trop éprouvé par l'ordre reçu de sacrifier son fils. Il apparaît pourtant que cette conclusion est peu vraisemblable d'un point de vue psychologique. Appelé à tuer son fils ainé (si longtemps désiré !) pour complaire à l'Eternel, Abraham a été soumis à un conflit de loyautés et de sentiments, ce qui est toujours la source d'une tension inouïe. Lorsque son bras est retenu, la tension retombe, le conflit est résolu. La logique psychologique voudrait à coup sûr qu'il en conçoive un sentiment de gratitude envers Celui qui l'a libéré du terrible devoir de sacrifier Isaac. On en déduira donc que la rupture du dialogue intervient à l'initiative de l'Eternel. Pour quelle autre raison que le reproche qu'il lui adresse de n'avoir pas compris ce qui lui était demandé – et pire : d'avoir ainsi profané le nom de Dieu en lui prêtant une parole digne des idoles païennes ?

Le rythme des phrases nous met du reste la puce à l'oreille quant à l'état de confusion dans lequel se trouve Abraham. On trouve soudain une profusion de verbes d'action comme dans aucune autre partie de la Torah. On voit Abraham courir et s'agiter, le texte montre qu'il se trouve dans un état de panique. On pourrait penser que cet état lui a fait mal interpréter le commandement divin. Mais cela n'explique toujours pas pourquoi il est paniqué. Ne faut-il pas plutôt croire qu'Abraham est fébrile parce qu'il a au contraire très bien compris ce qui était exigé de lui ? Durant l'ascension du Mont Moriah, il répond à son fils que « Dieu choisira l'agneau sacrifié ». Et que trouve-t-il sur le Mont Moriah ? Non un agneau mais un bélier. C'est un adulte qui sera donc tué. Il apparaît à l'évidence que ce bélier personnifie le vieil Abraham, qui doit être sacrifié pour permettre à son fils de poursuivre après lui l'aventure d'Israël. **La ligature d'Isaac aura donc bien été en définitive le sacrifice d'Abraham.**

La tournure prise par le texte jusqu'à son dénouement s'explique par le fait que ce sacrifice était difficilement acceptable par Abraham. Il se voit en effet, en sa vieillesse, confronté à la terrible évidence de notre sort à tous : nous mourrons parce que c'était la condition pour avoir une descendance – qui, de surcroît, n'est pas notre prolongement mais une génération nouvelle et différente, la reproduction sexuée n'ayant rien à voir avec le clonage ! Dans le monde fantasmagique où il cherche à fuir le sort qui lui est promis, Abraham imagine qu'il aurait pu tuer son fils même si au niveau de sa conscience il se l'interdira, ce qu'il a anticipé en disant à son serviteur « nous redescendrons » - ce « nous » étant la marque de la naissance d'Isaac comme sujet autonome.

Inacceptable, ce sacrifice exigé n'en était pas moins nécessaire pour assurer **la transmission du patriarcat** et la réalisation des promesses de l'Éternel. Si Abraham a souhaité échapper à son sacrifice – ce qui affleure dans le texte de la Paracha, qui cherche en réalité, et au contraire de ce que laisse croire une lecture littérale, à substituer le fils au père sur l'autel de l'holocauste - , il a finalement obéi à l'Éternel et sacrifié le bélier – acceptant par ce geste sa propre mort à venir. C'est en ce sens, et en ce sens seulement car toute autre interprétation profanerait le nom de Dieu en laissant croire qu'Il encourage le fanatisme, qu'Abraham a réussi sa dernière épreuve.

Abraham ayant accepté de transmettre le patriarcat, la question de l'interruption du dialogue entre les deux partenaires ne se pose plus. Dieu est allé chercher Abraham à Haran pour en faire le premier des patriarches. Sur le mont Moriah il lui a fait passer le relai à son fils (les deux fois, du reste, le récit commence par « Lekh lekha », les deux seuls qu'on trouve dans la Torah, chacun d'eux renvoyant à l'autre, y puisant sa signification et son importance). Désormais l'histoire d'Israël est en marche (même s'il faudra encore que l'hébraïcité s'étende à toute la descendance de Jacob pour que l'histoire d'une famille devienne enfin l'histoire d'un peuple). Dieu n'a plus besoin d'intervenir dans son cours jusqu'au moment où lui parviendront les plaintes de la maison d'esclavage en Egypte. De rupture du dialogue entre Dieu et Abraham il n'y a pas eu parce que ce dernier a obéi et surtout dans la seule forme d'obéissance qui était recevable par l'Éternel : celle observée par rapport au projet éthique du monothéisme abrahamique. Une obéissance qui peut même, pour les besoins de la cause, épouser le visage d'une apparente désobéissance : au moment du plaidoyer pour Sodome, Abraham a préféré, à la parole de Dieu, la demande de justice qu'il a reçue de Lui. Quand il lève les yeux vers l'Éternel au début de VAYERA et quand il se prosterne en accomplissant la volonté divine sur le Mont Moriah, il accomplit en réalité un même mouvement : celui d'une obéissance conditionnée à l'acceptabilité du commandement divin. Leçon de pitié que feraient bien de méditer les intégristes de toutes les religions !

Notons enfin après cet épisode fondateur du monothéisme que la paracha s'achève par la naissance de Rivka/Rébecca. Isaac ayant survécu et accédé à l'âge d'homme – au sens symbolique, c'est-à-dire l'âge où il est reconnu en tant que tel par son père – sa femme peut naître, elle aura un rôle à jouer dans la Torah. Elle sera la mère de Jacob-Israël, la grand-mère des pères-fondateurs des tribus. Celle par qui Israël va se poursuivre. Elle se caractérise comme on le sait par sa bonté, puisqu'elle donnera à boire aux chameaux dans la paracha suivante, HAYE SARAH, et sera ainsi reconnue par le serviteur d'Abraham venu chercher une épouse pour Isaac. La bonté était l'objectif de toute cette histoire. Contrairement aux caricatures faites du judaïsme, elle est le fondement de la Loi prônée par notre religion, celle-ci étant l'indispensable moyen, mais rien d'autre de plus, et celle-là la finalité de l'aventure humaine voulue par le Créateur depuis son tsimsoum. On le voit, la Torah n'a en fin de compte qu'un lointain rapport avec ce que l'Occident dénomme l'Ancien testament ! Encore faut-il pour les juifs bien étudier leurs textes pour apprendre à les lire sans le filtre d'interprétations hexogènes.

Gilles ORSELLY